

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 9 (1959)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Mélanges bibliques, rédigés en l'honneur d'André Robert.* Paris, Bloud et Gay, 1958, 580 p. Travaux de l'Institut catholique, 4.

Rarement a-t-on érigé à un savant biblique un mémorial aussi somptueux, aussi digne, aussi précieux qu'à André Robert (1883-1955), ancien directeur du *Supplément au Dictionnaire de la Bible* et coéditeur de la *Bible de Jérusalem*. Impossible d'en résumer le contenu. Il faut se limiter à une mention générale de la richesse des cinquante-sept articles qui le composent, rédigés par des savants de pratiquement tous les pays d'Europe (dont notre compatriote Walter Zimmerli) et des U.S.A. Quatre travaux ont trait aux civilisations dans l'entourage de l'Ancien Testament, vingt-quatre à l'Ancien Testament lui-même, trois au judaïsme, six aux manuscrits de Qumrân, trois aux civilisations sémitiques du temps du Nouveau Testament, quatorze au Nouveau Testament, et trois au christianisme primitif. La valeur de ces ouvrages est nécessairement un peu inégale, mais il faudrait en citer beaucoup qui apportent une contribution originale et permanente. Dans l'ensemble : reflet fidèle et resplendissant de l'intense effort exégétique de nos jours.

CARL A. KELLER.

PAUL HUMBERT : *Opuscules d'un hébraïsant.* Préface de Walter Baumgartner. Mémoires de l'Université de Neuchâtel, 1958, 227 p.

Ce recueil de travaux de l'un des plus grands maîtres de l'exégèse vétéro-testamentaire de nos jours a été envisagé pour célébrer le 70<sup>e</sup> anniversaire de celui-ci (11 janvier 1955). Le retard qui est survenu dans sa publication a permis de tenir à jour la bibliographie des travaux de Paul Humbert (p. 220-225), et d'ajouter la seconde partie de l'essai sur Job prononcée lors de l'ouverture des cours de la Faculté de théologie à l'Université de Lausanne, en 1957. — Des treize articles réunis dans ce volume, cinq ont trait, soit directement soit indirectement, au récit de la création et à la foi qui s'y exprime : *La relation de Genèse 1 et du Psaume 104 avec la liturgie du Nouvel-An* (1935) ; *Emploi et portée du verbe bārā (créer) dans l'Ancien Testament* (1947) ; *Qānā en hébreu biblique* (1950) ; *L'emploi du verbe pā'al et de ses dérivés substantifs en hébreu biblique* (1953) ; et *Trois notes sur Genèse 1* (1955) : Le premier mot de la Bible — L'image de Dieu — La relation entre le récit sacerdotal et le récit yahviste de création. On regrette l'absence d'une étude plus récente sur le verbe yāsar (1958), qui compléterait l'analyse du vocabulaire de la création. Que le récit de création — auquel, on le sait, il a consacré un livre séparé — ne l'occupe pas seulement pour son intérêt philologique et littéraire, l'auteur le déclare lui-même dans la conclusion de l'article de 1955 : « Dieu dit, et nous voilà, au travers et par delà philologie et histoire, confrontés avec Lui. Mais ici s'ouvre

une autre Histoire » (p. 203). Cette passion religieuse, elle est aussi toute palpitante dans la deuxième partie de l'étude sur Job (p. 204-219), qui contient les résultats de longues méditations sur ce livre. Cinq autres articles ressortissent encore au domaine de la lexicographie : *Die Herausforderungsformel hinneñi òlèkà* (1933) ; *La formule hébraïque en hinneñi suivi d'un participe* (1934) ; *Les adjectifs zār et nõkrì et la femme étrangère des Proverbes bibliques* (1939) ; *Laetari et exultare dans le vocabulaire religieux de l'A. T.* (1942) ; *Le mot biblique èbyõn* (1952). Dans un autre travail, Humbert nous convie à l'admiration, à la manière de Gunkel : *Art et leçon de l'histoire de Ruth* (1938). Enfin, une étude sur *Renan, historien de l'hébraïsme* (1924) vient arrondir ce recueil, où l'on ne regrette que l'absence de quelques spécimens des importants ouvrages que Paul Humbert a consacrés à la littérature prophétique. — Signalons, pour terminer, ce passage de la belle Préface, sobre bien qu'amicale, dans laquelle W. Baumgartner nous présente l'auteur et son œuvre : « La Suisse romande, non : la Suisse entière peut être fière de lui » (p. 13).

CARL A. KELLER.

EDUARD SCHWEIZER : *Erniedrigung und Erhöhung bei Jesus und seinen Nachfolgern*. Zurich, Zwingli-Verlag, 1955, 168 p. Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments, 28.

L'auteur est parti de l'idée que l'homme moderne, comme l'homme hellénistique au premier siècle, ressent moins le besoin d'une rédemption qu'un sentiment d'abandon et d'angoisse devant le monde et l'histoire (p. 3). Pour répondre à cette angoisse, l'Eglise pagano-chrétienne a développé très tôt, indépendamment de la théologie paulinienne, le thème du Sauveur descendant des cieux pour y entraîner les élus à sa suite. Ce thème doit d'abord être analysé dans son développement historique au sein du christianisme primitif. Il doit surtout être comparé aux nombreux mythes semblables des religions ambiantes. C'est ce que l'auteur a fait dans une étude extrêmement fouillée qui comprend quatre parties traitant respectivement de l'expression « suivre Jésus » dans les évangiles et l'épître aux Hébreux, de l'abaissement et de l'élévation du juste dans le judaïsme puis du Christ dans le Nouveau Testament, de la signification pour les croyants de ce « chemin » de Jésus et, enfin, des premières formulations hymnologiques et catéchétiques que ce thème a reçues au premier siècle (Phil. 2 : 5-11 ; I Tim. 3 : 16 ; Col. 1 : 15-20, etc.). Une telle enquête comparative suppose des analyses innombrables, principalement dans les textes d'interprétation très discutée de l'Hermétisme. Dans chaque chapitre, l'auteur a mis à jour et soigneusement numéroté un tel nombre de remarques que l'on s'y perd un peu, et c'est par là qu'il faut commencer ! Cette étude était rendue nécessaire par la nouvelle critique, inaugurée par Bultmann, des mythes du Nouveau Testament. Peut-être pourrait-on résumer, avec l'auteur, l'originalité de la pensée biblique dans les cinq points suivants : 1. Le Nouveau Testament présente l'abaissement de Jésus comme un fait unique, et seul rédempteur ; cet événement ne se perd pas dans la nuit des temps, ou dans un présent éternel ; il ne s'inscrit pas dans une loi générale ou saisonnière qui le conditionnerait ; il s'agit d'un fait récent et bien localisé, en Palestine. 2. L'abaissement et l'élévation du Christ ne sont pas seulement exemplaires, ou initiatiques, mais substitutifs ; Jésus est mort « pour » les pécheurs. 3. L'idée de cet abaissement rédempteur est toujours complétée par celle de seigneurie de celui qui est

mort (voir par ex. Phil. 2). 4. Sur cette base, on pourrait formuler une conception chrétienne de l'imitation du Christ. 5. Celui qui s'attache au Christ « mort et ressuscité » n'est pas ôté du monde mais, au contraire, renvoyé au monde pour y vivre et y souffrir à son tour. La vie « avec » le Christ est inséparable de sa résurrection « pour » les hommes (p. 149). « Tout croyant doit être mis en contact direct avec Jésus-Christ et les événements décisifs du salut... Au sens du Nouveau Testament, le croyant ne saurait se contenter de bénéficier du « produit fini » (*Endprodukt*) de l'œuvre du Christ, fût-il le pardon des péchés » (p. 110). — On retrouve dans cet ouvrage la préoccupation pastorale, alliée à l'acribie scientifique, qui caractérise toute l'œuvre, déjà considérable, du professeur de Zurich. Dans sa préface, l'auteur présente son étude comme un essai et, humblement, appelle les systématiseurs à élaborer et compléter ces premiers résultats exégétiques (p. 3).

PIERRE BONNARD.

JOSEPH BONsirVEN : *Le Règne de Dieu*. Paris, Aubier, 1957, 230 p. Coll. « Théologie », 37.

Les ouvrages du P. Bonsirven, professeur à l'Institut biblique pontifical, se distinguent par leurs références constantes au milieu palestinien et rabbinique du temps de Jésus, dont l'auteur était un des meilleurs connaisseurs. Quant aux écrivains contemporains, tant philosophes, moralistes, que dogmaticiens ou exégètes de toutes tendances, leurs noms côtoient ceux des grands rabbins du premier siècle. Admirons une culture qui demeure constamment au service de l'exégèse proprement dite ; car il s'agit bien ici d'une étude très fouillée de la notion de Règne ou royaume de Dieu telle qu'elle apparaît principalement dans les évangiles synoptiques. L'auteur l'examine d'abord dans ses origines vétérotestamentaires et juives postbibliques puis groupe autour de ce thème fondamental les données essentielles de la prédication de Jésus : le Dieu Père, la foi, Satan, le péché, les « disponibilités » au Règne dont la pauvreté, la loi d'amour, la prière et l'Eglise. — Sur un point capital, nous sommes heureux de nous trouver en parfait accord avec l'auteur. Dans la formule qui ouvre et domine la prédication de Jésus « le règne de Dieu s'est approché » (ἤγγικεν), ce dernier mot est compris dans ce sens : « Il est arrivé ; il est proche au sens de : il est arrivé » (p. 47). L'auteur rejoint par là les thèses de C. H. Dodd, pour en tirer d'ailleurs de tout autres conclusions. Mais, sur cette base, il développe l'idée d'un règne de Dieu « moral et dynamique » (p. 31, 42, 147, 174, etc.) qu'il finit par identifier, soit avec la civilisation européenne (p. 150 s.), soit avec l'Eglise romaine (p. 187 ss.). Limitons notre réquisitoire bien involontaire à deux citations : « Nous aimons à croire que le mouvement inspiré par l'amour, gagnant peu à peu sur le flot fangeux de la haine, découvre et annexe de plus larges terres au Royaume de Dieu » (p. 150). « Après la résurrection (du Christ) sera réalisé le véritable règne de Dieu, tel que Jésus l'explique à Nicodème : dans ce Royaume, ouvert par le baptême, les membres, devenus fils de Dieu, posséderont cette participation à la nature divine, que procure la génération par l'Esprit » (p. 200). D'où la définition générale à laquelle aboutit l'auteur : le Royaume est « une économie de grâce divine, qui est ouverte à des privilégiés » (p. 202). Alors que le platonisme de C. H. Dodd voit le Règne réalisé dans les valeurs évangéliques conçues comme des « énergies vitales », l'exégèse catholique le voit réalisé dans l'Eglise romaine. Qui s'en étonnerait ? Il reste que, dans ses analyses de détail, ce volume est riche en indications utiles.

PIERRE BONNARD.



C. SPICQ, O.P. : *Vie morale et trinité sainte selon saint Paul*. Paris, Editions du Cerf, 1957, 89 p. Lectio Divina 19.

Cette étude se présente d'emblée comme une sorte de pamphlet à l'adresse des « professeurs, publicistes et journalistes, auxquels on réserve le titre pompeux d'intellectuels » (p. 14) et qui ne sont souvent que des « bourreurs de crâne auxquels il faut fermer la bouche » (Tite 1 : 10). La situation est la même aujourd'hui qu'au premier siècle. A la débâcle générale des doctrines et des mœurs il faut opposer la morale révélée, plus précisément la morale paulinienne qui est de « structure trinitaire » : par amour gratuit, Dieu a pris l'initiative de la réconciliation avec l'homme (chap. 2), sa volonté est que les croyants « soient les images ressemblantes du Christ crucifié et glorieux » (chap. 3), mais « une telle assimilation étant irréalisable pour l'homme laissé à ses propres forces, la troisième personne de la Sainte Trinité prend le chrétien en charge dès son baptême » (chap. 4). Les deux derniers chapitres sont respectivement consacrés à l'éthique des Epîtres pastorales, caractérisée comme une éthique de beauté (v. les « belles œuvres » de Tite 2 : 14 ; 3 : 8, etc.), et au caractère eschatologique de la morale évangélique : sous l'emprise immanente de l'Esprit, le croyant, bien que relevant encore du jugement dernier, « sera assez spiritualisé pour prendre place au foyer divin » (p. 85). — On hésite à exprimer des réserves au sujet d'une étude où s'allient le métier exégétique que l'on sait, une culture thomiste toujours prête à soutenir la pensée biblique et l'insistance passionnée du prédicateur. Peut-être pourrait-on dire ceci : l'auteur a successivement relevé les diverses lignes de force de l'éthique paulinienne, mais il n'a pu, en si peu de pages, nous en montrer la hiérarchisation interne. D'où, chez le lecteur, une adhésion presque constante au détail de l'exposé, mais une insatisfaction quant à l'ensemble. D'un côté, à l'origine de notre être chrétien, il y a une « gratuité pure » (p. 27) ; de l'autre, seuls adhèrent à l'Évangile « ceux qui *au préalable* estimaient et cherchaient par-dessus tout la vérité » (p. 19). D'un côté, le chrétien est « toujours pécheur et sans cesse sauvé » (p. 84, c'est presque la formule luthérienne) mais par ailleurs ce qu'on appelle le « mimétisme christologique » ou processus de divinisation est à ce point garanti que tout doit finir « en beauté » (*sic*). Il manque à la santé de cette admirable étude une description des misères morales des premiers chrétiens, si concrètement attestées dans le Nouveau Testament, une optique plus ecclésiale dans l'énoncé de l'éthique paulinienne et surtout une analyse du rôle de la Loi dans cette éthique. A lire l'auteur, on pourrait penser que, pour l'édification morale des communautés pauliniennes, « tout était une question de *pneuma* » (p. 68).

PIERRE BONNARD.

*L'Évangile de Jean*. Etudes et Problèmes. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 258 p.

Ce volume contient des travaux présentés aux huitièmes « Journées bibliques de Louvain », qui réunissaient des théologiens de Belgique, de Hollande, de France et de Suisse romande. Ces « Journées » ont été présidées par F. M. Braun, O.P., professeur honoraire à l'Université de Fribourg (Suisse), qui a muni le recueil de travaux d'un Avant-propos et de conclusions qui le situent très heureusement dans l'ensemble des recherches dont le quatrième évangile est l'objet. Nous ne pouvons songer à le résumer, encore moins à le discuter ; nous essaierons par quelques notes rapides de donner une idée de ses richesses. — Ph. H. Menoud, dans une étude au titre suggestif : *Les études johanniques de*

*Bultmann à Barrett*, prolonge pour ces dix dernières années son ouvrage sur *L'évangile de Jean d'après les recherches récentes*, qui a connu déjà deux éditions revues et augmentées et dont la forme première a été trois articles sur *Le problème johannique* parus dans notre Revue en 1941, 1942 et 1943. L'étude du professeur de Neuchâtel est suivie, p. 31-40, d'une précieuse bibliographie. — M. E. Boismard nous montre, avec son érudition et sa pénétration coutumières, *L'importance de la critique textuelle pour établir l'origine araméenne du quatrième évangile*, qui reste à juste titre controversée. — Il appartenait au professeur Victor Martin, de Genève, de caractériser en deux pages *Un nouveau Codex de papyrus du IV<sup>e</sup> siècle* publié par ses soins. — Rompant délibérément avec la tentative faite par Bultmann pour substituer à l'ordre actuel de l'évangile de Jean un ordre meilleur, H. Van Den Bussche nous livre le résultat d'une recherche très personnelle sur *La structure de Jean 1-12*. — Les pages de J. Giblet sur *Jésus et le « Père » dans le quatrième évangile* et celles de W. Grosouw sur *La glorification du Christ dans le quatrième évangile* nous conduisent par deux chemins convergents au centre de la christologie johannique. — Par son étude : *L'évangile de Jean et « le logion johannique » des Synoptiques*, L. Cerfaux arrive à la conclusion que le fameux logion est en réalité plus solidement ancré dans la tradition synoptique que dans la tradition johannique. — Avec beaucoup de science et un jugement très pondéré, L. De La Potterie apporte une intéressante contribution à la solution du problème de *L'impeccabilité du chrétien d'après I Jean 3 : 6-9*. — Nous revenons aux problèmes historiques posés par l'évangile de Jean avec les savantes études de F. M. Braun sur *L'arrière-fond du quatrième évangile*, de G. Quispel sur *L'Évangile de Jean et la Gnose*, de J. Coppens sur *Le don de l'Esprit d'après les textes de Qumrân et le quatrième évangile*. — Et c'est à l'histoire de l'exégèse que ressortit la dernière étude, signée par A. Laurentin, sur *Jean 17 : 5 et la prédestination du Christ à la gloire chez saint Augustin et ses prédécesseurs*. — Les travaux que nous venons d'énumérer trop rapidement sont un reflet fidèle des recherches si variées dont le quatrième évangile est l'objet aujourd'hui. Le signe le plus apparent de leur actualité est peut-être le nombre d'allusions ou de références plus développées aux documents de Qumrân qu'on y rencontre. Une « fièvre qumrânienne » va-t-elle succéder à la « fièvre mandéenne » heureusement tombée ? Le volume que nous signalons est très rassurant à cet égard, car si la plupart de ses auteurs s'accordent à reconnaître que les écrits de Qumrân éclairent d'une lumière nouvelle l'arrière-fond juif du quatrième évangile, aucun ne songe à y trouver la clé de la pensée johannique dont la source demeure la révélation de Dieu en son Fils, Jésus-Christ. CHARLES MASSON.

FRIEDRICH-WILHELM ELTESTER : *Eikon im neuen Testament*. Berlin, Verlag Alfred Töpelmann, 1958, XVI + 166 p. Beihefte zur Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft, 23.

Cette thèse, présentée en 1955/56 à l'Université de Marburg/Lahn, porte un titre un peu curieux, en ce sens que seules les dernières trente-six pages en sont consacrées à l'étude annoncée par lui. La plus grande partie de l'ouvrage traite de *eikon* en dehors du Nouveau Testament, dans la grécité classique, soit essentiellement chez Platon, et dans l'hellénisme tant païen, surtout Plutarque, les Hermétiques et Plotin, que juif avec Philon. — Il s'agit de préciser le rôle joué par le mot *eikon*, dans les diverses significations qu'il peut revêtir et dans les divers contextes cosmologiques et anthropologiques où il se rencontre. —

C'est fort des conclusions de cette minutieuse étude que l'auteur peut aborder les quelques textes du Nouveau Testament où le mot *eikon* apparaît, pour désigner soit le Christ, soit l'homme comme l'image de Dieu, soit encore l'homme comme l'image du Christ. — Pour l'auteur, il semble incontestable que ces passages doivent se comprendre dans le cadre de la pensée cosmologique et anthropologique contemporaine, et qu'il ne suffit pas de les rattacher directement à la notion d'image qui figure dans Genèse 1. Mais M. Eltester, tout en dégageant les schémas de pensée communs aux auteurs du Nouveau Testament et à leurs contemporains païens ou juifs, ne manque pas de relever un certain nombre de corrections apportées par le Nouveau Testament à la notion ambiante de l'*eikon*, signe que cette notion elle-même est soumise à la discipline originale de la prédication apostolique.

PIERRE GANDER.

D. HOWLETT, ancien ministre de la Première Eglise unitaire de Boston : *Les Esséniens et le christianisme. Une interprétation des manuscrits de la mer Morte*. Préface de A. Dupont-Sommer. Paris, Payot, 1958, 262 p.

Cet ouvrage développe, pour l'essentiel, les mêmes thèses que celles de M. Dupont-Sommer, qui en a écrit la préface. Les manuscrits du Désert de Juda proviennent du groupe essénien mentionné par Pline l'ancien, établi dans la région de Qumrân ; la figure de son fondateur, le Maître de justice, se situe dans le premier tiers du premier siècle avant Jésus-Christ. Au moment de la Guerre juive, vers les années 70 de notre ère, la communauté quitta Qumrân et cacha ses livres sacrés dans les grottes où l'on vient de les retrouver. Quant à la place de cet essénisme dans le mouvement religieux de son temps, l'auteur la caractérise de cette manière : « Au point de vue théologique, le christianisme fut une spiritualisation de l'essénisme, tout comme l'essénisme fut une spiritualisation du pharisaïsme » (p. 227). Cependant, selon l'auteur, la foi chrétienne n'a rien à craindre d'une comparaison avec l'essénisme car, contrairement à ce qu'affirment les théologiens (auxquels l'auteur en veut beaucoup), l'originalité du christianisme n'est pas dans le dogme de la messianité de Jésus mais dans la personnalité de Jésus librement interprétée et le « pur idéalisme du Sermon sur la montagne » (p. 197). On reconnaît ici les positions de l'Eglise unitaire d'Amérique. — Dans le détail de l'exposé, l'ouvrage se recommande par une discussion consciencieuse et bien informée des innombrables thèses en présence sur le sujet ; il entend faire preuve de « hardiesse mêlée à un savoir précis » (p. 201). On a parfois l'impression que ce savoir lui vient des livres qu'il a lus, plutôt que d'un contact direct avec les manuscrits en question.

PIERRE BONNARD.

LEONHARD GOPPELT : *Christentum und Judentum im ersten und zweiten Jahrhundert. Ein Aufriss der Urgeschichte der Kirche*. C. Bertelsmann Verlag, Gütersloh, 1954, XII + 328 p. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie, 2. Reihe, 55. Band.

L'étude synthétique du professeur de la nouvelle Faculté de théologie de Hambourg s'ouvre sur une double introduction caractérisant, d'une part, le mouvement des études historiques sur les origines chrétiennes depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, le milieu palestinien au temps de Jésus. Disciple de Schlatter et de Schniewind, formé par ailleurs à la méthode historico-critique

de l'école de Marbourg, l'auteur entend caractériser le devenir du christianisme primitif jusqu'à la fin du deuxième siècle en l'analysant dans sa confrontation dramatique, et combien changeante selon les temps et les lieux, avec le judaïsme qui, lui-même, au travers des deux catastrophes de 70 et de 135, a reçu vers 150 le visage qu'il a gardé jusqu'à nos jours. Dans son essence, le christianisme primitif est compris comme « le témoignage apostolique rendu au fait du Christ ; ce témoignage n'est jamais perçu comme événement brut de la révélation mais comme une Parole qui, sans cesse, reprend conscience d'elle-même dans son dialogue avec les courants religieux ambiants qui menacent de toutes parts de la transformer et de l'étouffer » (p. 13). On reconnaît ici une position de base qui doit beaucoup à l'école de l'Histoire comparée des religions d'un côté, et à Rudolf Bultmann d'un autre côté tout en demeurant fidèle à une orientation théologique centrée sur l'Histoire du salut. L'auteur s'était déjà fait connaître par un ouvrage sur l'Ancien Testament dans le Nouveau (*Typos*, 1939) qui annonçait la synthèse que nous présentons aujourd'hui. En quatre grandes parties, il décrit ce dialogue tendu entre le christianisme naissant et le judaïsme ; il traite successivement de Jésus au sein du judaïsme, de la rupture entre le christianisme et le judaïsme sous l'influence de l'apôtre Paul, des menaces de synthèse équivoque entre la foi nouvelle et un judaïsme épuré après 70 puis, enfin, de la formation de la norme « catholique » au temps de Marcion, des grands systèmes gnostiques, de Justin, d'Irénée en conclusion. Pour chacune de ces périodes, l'auteur situe et caractérise minutieusement tous les écrits chrétiens et juifs du temps. En tout ceci, aucune appréciation qui ne soit rigoureusement appuyée de références innombrables aux auteurs anciens, aucun diagnostic qui ne soit comparé à ceux des écoles historiques précédentes ; on conçoit difficilement travail plus solide et nuancé (mais Maurice Goguel n'était pas un historien suisse vieux-catholique ! p. 14 note 1). Nous avons particulièrement apprécié l'analyse de la crise corinthienne (p. 125 ss.) et l'hypothèse originale du milieu syrien de l'évangile de Matthieu (p. 80 ss.) où l'auteur renouvelle la thèse présentée par Schlatter dans son grand commentaire de 1929. Relevons également les pages consacrées à Irénée (p. 304 ss.) qui, sur la base d'une conception synthétique de l'Histoire du salut, a réussi, contre Marcion et mieux que Justin, à revaloriser l'Ancien Testament en maintenant l'éthique du Décalogue tout en en rejetant les réglementations rituelles. — Il ne manque à cette esquisse qu'une référence plus constante au milieu hellénistique (mais tel n'était pas le propos de l'auteur) et une analyse comparative plus poussée non seulement des idées en question mais des diverses terminologies dans lesquelles ces idées se sont exprimées. — On comprend les derniers mots de l'auteur sur les deux premiers siècles de l'Eglise : *Wie sehr entspricht dem unsere Lage, und wieviel hat uns das vollmächtige apostolische Wort darüber zu sagen !* (p. 320).

PIERRE BONNARD.

MICHEL TESTUZ : *Papyrus Bodmer V. Nativité de Marie*. Genève, Bibliotheca Bodmeriana, 1958, 127 p. et 1 hors-texte.

L'apocryphe communément appelé Protévangile de Jacques nous a été conservé par une riche tradition manuscrite aujourd'hui à peine recensée. La première édition du Papyrus Bodmer V avait donc seulement, en vertu de règles bien établies, à procurer de ce nouveau témoin une transcription fidèle, à en signaler les leçons encore inconnues, à en déterminer les affinités



avec les témoins déjà connus. Pour obéir à cet usage, M. Testuz s'est contenté de joindre à la transcription diplomatique une introduction et des notes qui montrent que les premières et troisièmes parties — histoire de Marie de la conception immaculée jusqu'au matin de la Nativité, martyre de Zacharie accusé de cacher Jésus dans le temple — recouvrent à quelques phrases près la vulgate, tandis que la deuxième partie — naissance du Christ et doute de Salomé sur la virginité persistante de Marie — est notablement moins développée qu'elle. Mais les divergences textuelles de la tradition (à l'inventaire des versions, p. 27, corriger *araméen* en *arménien*, ajouter le ms. latin de Hereford, *Westminster Gazette*, 4/5 oct. 1926 et le ms. copte, *Journ. Asiat.*, 1905, I, p. 455-461) imposaient encore une collation des variantes, ce qui n'a pas été fait. Cette collation eût d'abord enseigné que le Papyrus Bodmer, qui date du III<sup>e</sup> siècle, s'apparente plus étroitement aux versions éthiopienne et syriaque des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, puis au manuscrit E de Tischendorf (XI<sup>e</sup>) et à la source de l'édition princeps de Neander, qu'au seul témoin grec du V<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> siècle, le fragment de Grenfell (dans *An Alexandrian erotic Fragment*, Oxford 1896, p. 13, non référé), précurseur des rédactions A et K (IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup>) : deux familles semblent ainsi s'esquisser à la lumière de ce nouveau texte. La collation, ensuite et surtout, eût évité à notre éditeur de corriger en note, au nom de la vulgate, quantité de leçons attestées en dehors d'elle — ainsi en I, 1 περισσιας phonétise correctement περισσειας (3 mss. et syr.) et non περιουσίας (vulg.) ; en II, 1 δυς phonétise δίς (syr. *double*) et non δύο (vulg.), etc. — corrections fautives par ignorance de la méthode auxquelles s'ajoutent toutes les corrections par ignorance du grec — XI, 2 formes de λαμβάνω en λημψ- corrigées en ληψ- contre l'usage du N.T., XII, 2 μακαρίζουσιν corrigeant le futur non reconnu μακαριουσιν (4 mss.), VII, 2 solécisme ἐν ναοῦ corrigeant ἐκ ναοῦ, VIII, 3 barbarisme χηρεούντους corrigeant χηρεύοντας, etc. : en tout plus de quarante corrections irrecevables, soit une sur deux. Bilan déprimant, si l'on songe que la traduction, outre ses propres erreurs — XXIII, 3 πῶς (3 mss. et sahid.) traduit par *que* (vulg. ὅτι), II, 3 ἀπέκλεισεν traduit par *Que (le Seigneur) ferme*, etc. — enregistre aveuglément les corrections proposées, achevant d'enlever à ce texte, au moins pour le lecteur non grécisant, presque tout ce qui fait son originalité. Un document de cet intérêt méritait d'être confié à des mains moins inexpertes.

FRANÇOIS LASSERRE.

ROBERT L. P. MILBURN : *Auf dass erfüllt werde*. Frühchristliche Geschichtsdeutung. Chr. Kaiser Verlag, München, 1956, 246 p.

Ce volume est une traduction d'une série de *Bampton Lectures* données en 1952 par un professeur d'Oxford. Le titre de la traduction allemande n'est pas très heureux, car il laisserait à penser qu'il n'est question que de l'herméneutique de l'Ancien Testament dans la communauté chrétienne primitive. En réalité c'est le sous-titre allemand qui répond au titre anglais : *Early christian Interpretations of History*, et qui rend le mieux compte du contenu de l'ouvrage. Car le propos de l'auteur est d'examiner la « philosophie de l'histoire » sous-jacente aux écrits narratifs du premier millénaire chrétien. Il montre comment, en toute cette littérature, qu'elle soit biblique ou ecclésiastique, on se préoccupe moins des causes explicatives des événements que de leur signification. Le concept dominant est le plan rédempteur de Dieu, et ce fil conducteur, à travers l'amas chaotique des faits, s'avère au moins aussi valable

que le mythe du progrès ou que celui des cycles périodiques. Il a fallu la montée du gnosticisme et son panmythisme pour que l'Eglise se soucie davantage de l'histoire comme telle. Irénée et Hégésippe dressent alors des listes successorales d'évêques, et Julius Africanus établit la première chronologie chrétienne en référence aux événements du monde hellénistique. Eusèbe vient ensuite, comme le premier historien chrétien, soucieux d'exactitude, et non moins soucieux de montrer la main de Dieu dans la suite des événements. L'auteur consacre des pages pénétrantes à la pensée d'Origène et à celle d'Augustin. Il voit une corroboration de sa thèse générale dans les figures des catacombes et les premières mosaïques comme dans les sculptures des plus anciens sarcophages, qui expriment unanimement l'unité de l'Ancien et du Nouveau Testament dans la continuité du plan de Dieu. Ce livre de valeur s'achève sur une analyse de la différence entre les récits canoniques et les récits apocryphes, et de la portée de la définition du dogme de l'Assomption quant au rapport entre la prédication de l'Eglise et le fondement historique de la Révélation.

RICHARD PAQUIER.

PAUL RÉMY OLIGER, O.F.M. : *Les évêques réguliers, Recherche sur leur condition juridique depuis les origines du monachisme jusqu'à la fin du moyen âge*. Paris et Louvain, Desclée de Brouwer, 1958, 221 p.

On sait le rôle éminent que des moines, devenus évêques, ont joué dans l'histoire de l'Eglise. Or il existe entre l'état monastique et l'épiscopat une disparité telle qu'il semble à première vue que l'on ne saurait appartenir à l'un sans renoncer à l'autre, et ceci non seulement en raison de la difficulté pratique de satisfaire simultanément aux obligations de deux styles de vie qui s'opposent, mais aussi en raison de deux conditions « juridiques » qui paraissent s'exclure. Comment alors l'Eglise a-t-elle fait pour résoudre ce problème ? — Dans une première partie qui couvre la période des origines du monachisme jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur expose le droit ancien : « Par sa profession, le moine s'est engagé pour toujours : l'épiscopat ne saurait dispenser de cet engagement essentiel » (p. 118) ; pourtant, bien que soumis encore aux obligations de la vie religieuse, au vœu fait à Dieu, le moine-évêque « est dégagé des observances de la vie cénobitique et des liens qui le rattachaient à son abbé, à ses frères et à son monastère. Il cesse d'être cénobite sans jamais cesser d'être moine » (p. 119). Une seconde partie expose le droit classique, établi du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, où le problème se pose d'une manière nouvelle à cause des ordres mendiants. Pour cette époque aussi, le religieux devenu évêque est affranchi de la sujétion à son supérieur religieux et des observances qui entraveraient son ministère pastoral, mais il reste moine : *monachus factus episcopus remanet monachus* (p. 202). — Ce livre, extrêmement fouillé — on regrette tout au plus qu'il ne tienne pas davantage compte de l'Eglise d'Orient, où le corps épiscopal se recrute d'ordinaire dans les couvents — n'est pas seulement une belle œuvre d'historien, ni non plus seulement la très sympathique confession d'un homme qui, à chaque page, exprime sa joie et sa fierté d'être franciscain. Il me semble encore avoir, *mutatis mutandis*, une portée très pratique et immédiate pour nous protestants, en ce sens qu'il est fort utile pour informer ou même orienter les débats sur l'admission éventuelle des frères de Taizé à la consécration pastorale.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.



GIOVANNI MIEGGE : *L'Évangile et le mythe dans la pensée de Rudolf Bultmann*. Traduit de l'italien par H. Naef. Avant-propos de J.-L. Leuba. Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé, 1958, 130 p. Bibliothèque théologique.

Alors que son titre fait penser à une œuvre critique, sinon polémique, le livre du professeur Miegge, que nous avons maintenant dans une très agréable traduction française, dépasse de beaucoup le niveau où se tiennent d'ordinaire de tels ouvrages. Certes, l'auteur fait œuvre critique et cela de façon extrêmement lucide et pénétrante ; il réussit même le tour de force de donner, en son pourtant mince volume, la parole à nombre de ceux qui, protestants ou catholiques, se sont efforcés de prendre position face au mystère de Bultmann. — Mais ce qui est rare, c'est le don de sympathie grâce auquel la présentation critique de Bultmann devient rencontre réelle d'une pensée, partage d'un cas de conscience, lutte en commun pour la solution d'un problème reconnu capital, quand bien même Bultmann semble le poser à dessein en des termes qui font scandale. — M. Miegge, après avoir présenté le problème de la « démythisation », s'efforce d'éclairer cette prétention de Bultmann par la pratique concrète de cet auteur en tant qu'exégète et théologien du Nouveau Testament. Armé de cette connaissance matérielle de la pensée bultmannienne, on passe ensuite à l'examen du langage philosophique particulier, celui de l'existentialisme heideggérien, dans lequel cette pensée a choisi de s'exprimer. Enfin est abordée la notion de mythe elle-même et le sens de la démythisation. De ce dernier chapitre nous semble ressortir avant tout que c'est bien plus l'usage par Bultmann du mot mythe, dont la signification reste d'ailleurs indéfinie, que la substance de son intention qui lui ont valu la plupart des critiques auxquelles il s'est exposé. Dans sa conclusion, sereine et nuancée, M. Miegge, s'il reproche à son auteur de dissoudre dangereusement dans l'expérience subjective l'objet réel et historique de la foi, salue en Bultmann celui qui rappelle après Luther et Kierkegaard que cette foi n'a de réalité concrète que dans l'engagement de toute une existence.

PIERRE GANDER.

PAUL CONORD : *Brève histoire de l'œcuménisme*. Paris, 1958, 232 p. Coll. « Les Bergers et les Mages », 53 illustrations.

Ce petit livre, préfacé par W. A. Visser 't Hooft, rendra de grands services dans le cadre précis qui est le sien : exposer et évaluer l'effort œcuménique du point de vue réformé français. Sous la présentation et l'allure d'un manuel, nous avons là une foule de renseignements utiles, de données précises et d'appréciations généralement pertinentes. L'apport le plus intéressant de l'ouvrage est l'esquisse des conversations et tractations peu connues entre catholiques et réformés français au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. Une statistique confessionnelle, une bibliographie abondante, un vocabulaire ou lexique des termes les plus usités dans les relations interconfessionnelles, une table chronologique, très complète à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et un graphique des rouages du Mouvement œcuménique, font de ce petit livre une excellente initiation à l'œcuménisme, sans prétentions théologiques mais dans un esprit pleinement irénique. Les illustrations sont pour la plupart originales et de bon goût, bien que la qualité de la photographie laisse à désirer.

RICHARD PAQUIER.

CHARLES DE MORÉ-PONTGIBAUD, s.j. : *Du fini à l'infini*. Introduction à l'étude de la connaissance de Dieu. Paris, Aubier, 1957, 210 p. Coll. « Théologie », 36.

Le théologien fidèle à l'esprit de saint Thomas se doit d'étudier le problème de la cognoscibilité de Dieu à la lumière de l'analogie. Mais le R. P. Moré-Pontgibaud au lieu de partir des distinctions d'école (*analogia entis* et *analogia fidei*) s'appuie sur un rapide examen historique des diverses doctrines des Noms divins (Les Pères grecs et latins, les scolastiques, les modernes), puis analyse finement les analogies élaborées par l'intelligence à partir du sensible (analogies propres d'attribution et de proportionnalité, analogies métaphoriques) et les analogies révélées par Dieu visant à nous conformer à son Image, analogie ultime et exemplaire. L'esprit humain est donc capable de discerner le parfait à travers l'imparfait, de préférer l'infini au fini, parce qu'il y a, au niveau des existants, une relation entre l'humain et le divin. Mais la grâce est nécessaire pour permettre à l'esprit d'accéder à l'intuition du dessein de Dieu ; les symboles et les métaphores deviennent alors les instruments de la rencontre entre le fidèle et Dieu ; ils se développent dans l'histoire du salut et revêtent une force attractive dans l'économie sacramentelle. Les analogies révélées assument et intègrent les analogies naturelles. La Parole de Dieu n'est plus le seul moyen de connaître Dieu, mais elle est nécessaire pour une droite connaissance de Dieu. Nous ne saurions admettre sans réserves la manière dont on relie les analogies naturelles aux analogies révélées, l'intelligence abstractive et l'intelligence douée d'une intuition surnaturelle ; on se réjouira par contre de ce que l'analogie révélée réoccupe sa place, une place qui doit être déterminante, dans le mystère de la connaissance de Dieu.

GABRIEL WIDMER.

JACQUES DELESALLE : *Cet étrange secret*. Poésie et philosophie à la recherche de Dieu. Paris, Desclée De Brouwer, 1957, 315 p. Etudes carmélitaines.

Les variations sur le thème de l'absence de Dieu abondent dans la littérature et la philosophie contemporaines ; quelles sont les origines de « cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré » (Pascal), comment le « problème » de Dieu s'est transformé en « mystère » de Dieu, comment a-t-on passé de la connaissance théorique de Dieu à sa saisie ou à son refus existentiels ? M. Delesalle répond à ces questions d'abord dans une série d'analyses strictement littéraires (Dostoïevski, Kafka, Bernanos, Greene, Gide, Malraux, etc.), puis à l'aide d'une étude comparée du problème de Dieu chez les principaux représentants de la philosophie occidentale moderne et contemporaine. Le christianisme insiste sur la transcendance de Dieu sur le monde et sur le rôle éminent de la foi dans la connaissance de Dieu, preuves en soient les efforts de Descartes, de Malebranche, de Spinoza et de Leibniz pour situer Dieu par rapport à l'orientation nouvelle de leur démarche philosophique. On y discerne diversement un transfert des attributs divins à l'homme. Kant conclut à la suite de sa critique du rationalisme qui servait d'étai à la théologie spéculative, à la primauté de l'action sur la contemplation ; et Hegel, grâce à sa dialectique historique, substitue l'homme à Dieu. Dans une perspective soit chrétienne, soit athée, Kierkegaard, Nietzsche et Jaspers mettent en lumière l'aspect existentiel de la foi, le caractère indémontrable de Dieu. Avec G. Marcel,

l'opposition entre le Dieu présent et le Dieu absent semble surmontée. Excellent guide pour comprendre l'arrière-fonds littéraire et philosophique de l'athéisme moderne et l'élimination des considérations théologiques dans la métaphysique contemporaine. Analyse clairvoyante des métamorphoses de l'idée de Dieu et de la maturation progressive de la liberté créatrice de l'homme.

GABRIEL WIDMER.

WALTER LÜTHI, EDUARD THURNEYSSEN : *Predigt, Beichte, Abendmahl. Ein Wort an unsere Gemeinden.* Evangelischer Verlag A.G., Zollikon, 1957, 125 p.

En 1944, les mêmes auteurs avaient publié, chez le même éditeur, une brochure intitulée *Abendmahl und Beichte. Ein Wort an unsere Gemeinden* (58 pages). L'ouvrage dont on parle ici n'en est pas une simple réédition, augmentée de l'heureuse étude de W. Lüthi sur la prédication. Certes, le chapitre sur la sainte Cène (rédigé par W. Lüthi) n'a pas changé. En revanche, Ed. Thurneysen a complètement remanié son texte sur la confession. La comparaison des deux éditions de ce texte est particulièrement instructive. En 1944, le pasteur de la Cathédrale de Bâle, avec quelques prudentes réserves (p. 51 s.), lançait un appel vigoureux pour que l'Eglise redevienne Eglise véritable, et par conséquent pour que la confession y retrouve sa place. L'a-t-on trop bien entendu ? Dans l'édition de 1957, ce même travail sur la confession est devenu essentiellement une mise en garde contre la manière, prétendument romanesque, dont la confession reprend pied dans l'Eglise protestante. Cette mise en garde, si je vois bien, est foncièrement commandée par la certitude de l'auteur que les promesses contenues dans Jean 20 : 22 s., Mat. 16 : 19, 18 : 18 ne s'adressent pas aux ministres du Christ, mais à la communauté chrétienne exclusivement (on n'ose bientôt plus employer le terme d'Eglise) (cf. p. 50 ss.). Il vaudrait la peine de comparer cette étude d'Ed. Thurneysen à la manière dont les écrits symboliques réformés du XVI<sup>e</sup> siècle parlent du ministère des clefs, c'est-à-dire de la prédication de l'amour et du pardon de Dieu. Cela permettrait peut-être de sortir d'un dilemme Institution-Evénement qui ne peut que faire du tort à l'Eglise.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

MANFRED MEZGER : *Die Amtshandlungen der Kirche als Verkündigung, Ordnung und Seelsorge.* Band I : Die Begründung der Amtshandlungen. Chr. Kaiser Verlag, München, 1957, 274 p.

Il faut que les actes ecclésiastiques sortent de la routine ou du folklore. C'est à leur rendre leur sens et leur portée véritables que veut contribuer l'ouvrage du professeur de théologie pratique de Berlin. — Dans la première partie de son livre (p. 9-142), l'auteur, après quelques considérations sur la tâche qui l'attend et sur la définition des actes ecclésiastiques, expose la méthode et le plan qu'il entend suivre. Sa méthode, c'est d'examiner chaque acte ecclésiastique dans la triple perspective de la prédication, de la discipline (qui comprend aussi le déroulement liturgique de l'acte) et de la cure d'âme. Son plan, c'est d'examiner selon ce schéma le baptême, la confirmation, le transfuge confessionnel, le mariage, la confession, le service funèbre, les actes d'ordination, d'installation et de dédicace. Après avoir repris en détail ce qu'il y a à dire des actes ecclésiastiques dans la triple perspective notée tout à l'heure, il montre,

à propos du baptême, comment sa méthode fonctionne (p. 143-258). Etant donné que « chaque objet théologique exige une disposition qui lui est propre » (p. 210 s.), l'ordre que M. Mezger suit à propos du baptême est remanié : il parle d'abord de la prédication baptismale (p. 149-170), ensuite de la responsabilité baptismale (p. 170-210), enfin du déroulement de l'acte du baptême (p. 210-258). Ce « spécimen » d'exposé fait espérer que le second volume paraîtra le plus vite possible. — Etant donné qu'il s'agit ici d'un compte rendu et non d'une étude critique, il faut renoncer à discuter le détail de l'ouvrage. Disons simplement qu'avec un grand sens de responsabilité, avec humour, bon sens, passion parfois, Manfred Mezger se consacre au devoir même qui incombe aujourd'hui à la théologie pratique : faciliter le passage d'une Eglise multitudiniste qui va de soi à une Eglise qui prend conscience de son caractère minoritaire. C'est donc une tâche dangereuse, une tâche nouvelle aussi. De ce fait, aucun lecteur sans doute n'approuvera constamment l'auteur : certains regretteront la confiance qu'il accorde à la théologie bultmannienne pour édifier l'Eglise, d'autres seront surpris par la liberté avec laquelle il aborde le problème du pédobaptisme généralisé et sécularisé, d'autres encore s'étonneront de le voir, ici ou là, se contredire, d'autres enfin trouveront qu'il se réfère trop à la dogmatique et pas assez à l'exégèse et à l'histoire. Mais quelle que soit la manière dont on réagit, on doit admettre que l'ouvrage n'est jamais ennuyeux, que l'on est constamment pris à parti, appelé à réfléchir. En ce sens, la lecture de ce livre est l'une des plus toniques que l'on puisse conseiller aux pasteurs sachant bien l'allemand. — Malgré la gratitude que l'on doit à l'auteur pour ce grand livre, on lui en veut pourtant d'imiter tant et tant de théologiens allemands : la littérature théologique allemande lui suffit. Sur 385 titres cités — preuve de l'érudition de l'auteur, preuve aussi de la productivité de la théologie pratique — tous sont allemands ou suisses allemands, à moins qu'il ne s'agisse de quelques rares ouvrages scandinaves traduits en allemand. Cette autarcie intellectuelle limite l'horizon, et fait croire que toute la théologie pratique se joue sous le patronat de Barth, de Bultmann ou de Berneuchen.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

R.-A. GAUTHIER : *La morale d'Aristote*. Paris, Presses Universitaires de France. 1958, 133 p. Coll. « Initiation philosophique ».

Une brève, mais excellente mise au point. L'auteur rappelle d'abord les données du problème aristotélicien tel qu'il se pose depuis l'ouvrage de Jäger et grâce aux travaux de Nuyens, Mansion et d'autres. On sait aujourd'hui que le système d'Aristote, loin de présenter une unité massive, se déroule en trois étapes d'évolution : dualisme platonicien — biologisme instrumentiste — hylémorphisme, l'œuvre éthique appartenant à l'étape intermédiaire. L'analyse des théories morales est ici fort bien conduite et témoigne d'une connaissance intime du sujet. Seuls quelques jugements sur Platon et le prétendu « pessimisme » du *Phédon* nous ont paru contestables.

RENÉ SCHAEERER.

ADAM FOX, Archdeacon of Westminster : *Plato and the Christians*. Passages from the writings of Plato selected and translated with an introduction. London, SCM Press Ltd., 1957, 205 p.

« Platon pour disposer au christianisme », a écrit Pascal, et on sait le rôle décisif que jouera l'inspiration platonicienne dans la conversion d'Augustin,

avant de pénétrer dans la théologie médiévale. Il apparaissait donc légitime de dresser une liste des principaux passages où se marque une concordance entre les *Dialogues* et l'*Écriture*. C'est ce qu'a tenté M. Fox. Il nous propose plus de 120 citations du philosophe grec confrontées avec autant de versets de la Bible, le tout groupé sous quatre rubriques : *Dieu et la création* — *L'homme et sa destinée* — *Les fondements de la moralité* — *La religion et l'Église*. La disposition élégante et la présence d'index rendent la consultation facile. Des ressemblances étonnantes surgissent à la faveur de ces rapprochements. L'ouvrage rendra donc des services. Mais souhaitons qu'il ne tombe pas entre des mains imprudentes. Que ne fait-on dire à des citations détachées, et plus encore à des analogies de lettre, qui dissimulent souvent des oppositions d'esprit.

RENÉ SCHAEERER.

**MALEBRANCHE** : *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois. Réflexions sur la promotion physique. Œuvres complètes, tomes XV et XVI.* Paris, Vrin, 1958, 90 et 226 p. Bibliothèque des textes philosophiques.

Ces deux textes, publiés par M. André Robinet sous la direction de M. Henri Gouhier, marquent le début d'une vaste entreprise, qui doit nous restituer l'œuvre entière de Malebranche en vingt volumes. Nous applaudissons à ce projet et ne doutons pas de son succès. La philosophie du grand oratorien, quelles qu'en soient les limites, nous paraît aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Elle constitue l'un des plus vigoureux efforts qui aient jamais été faits pour justifier la foi, non par la voie de l'absurde, mais par celle du raisonnable et du lucide. Contre les séductions des sens et les prestiges de l'imagination, ce disciple d'Augustin et de Descartes a résolument parié pour la raison. Une émouvante leçon de sincérité intellectuelle émane de son œuvre. Et Dieu y occupe résolument sa place, qui est celle de l'Absolu et de la Cause unique. Les deux textes qui nous sont proposés maintenant, sans être d'une importance majeure, reprennent cependant les thèmes essentiels relatifs à la connaissance et à la liberté. L'orthographe, la syntaxe et la typographie originales ont été maintenues. Un index bibliographique et un index des matières rendront de grands services. Une belle réalisation, pleine de promesses.

RENÉ SCHAEERER.

*Études carmélitaines : Structures et liberté.* XXV<sup>e</sup> anniversaire des Études carmélitaines. Paris, Desclée de Brouwer, 1958, xxvi + 284 p. Études carmélitaines.

Ce volume, qui réunit les travaux présentés au dixième Congrès de psychologie religieuse, tenu au Centre de Séchelles du 30 août au 2 septembre 1956, s'ouvre par un hommage rendu au R. P. Bruno, directeur de la *Revue des études* depuis vingt-cinq ans. Il groupe une vingtaine de contributions provenant d'hommes et de femmes aussi divers par leur situation dans le monde : clercs et laïcs, réguliers et séculiers, médecins, artistes, psychologues, scientifiques, littéraires, théologiens et philosophes, que remarquablement unis par une profonde communion d'inspiration et d'intention. — Il ne peut être question de résumer ici l'énorme somme d'information que ce livre nous apporte. Contentons-nous d'indiquer que les exposés sont répartis en six chapitres principaux



dans lesquels la liberté est confrontée au destin, au déterminisme des formes naturelles, à celui des structures psychologiques, à la pression du milieu, aux problèmes posés par l'usage de l'autorité dans l'Eglise, lieu terrestre de la grâce et de l'expérience mystique, aux exigences enfin de la pensée philosophique. — Le lecteur qui n'a pas reçu la grâce d'une culture universelle se sent bien souvent dépassé par tant de compétences, mais il admire l'effort de clarté et de simplicité accompli par les auteurs afin qu'il ne se sente jamais perdu. S'il a un peu l'impression de n'entendre qu'un son de cloche, ou plutôt qu'une des symphonies que l'on pourrait écrire sur un thème aussi prodigieusement riche que celui du présent ouvrage, il n'a pas lieu de s'en plaindre. D'abord à cause de la très réelle beauté de la composition, ensuite parce que sa cohérence et son unité lui confèrent la valeur d'un témoignage, et d'un témoignage de poids rendu à l'action libératrice de l'Esprit de Dieu, enfin parce que, d'avoir entendu et aimé cette voix persuasive, l'esprit se trouve plus ouvert pour chercher encore et toujours.

PIERRE GANDER.

*Il tempo*. Padova, Cedam, 1958, 248 p. *Archivio di Filosofia*. Organo dell'Istituto di Studi filosofici. Directeur : Enrico Castelli, Rome.

On connaît les volumes publiés trois fois l'an par l'*Archivio di Filosofia*. Chacun traite d'un sujet bien défini, par plusieurs collaborateurs compétents. Une bibliographie critique accompagne les articles, ainsi qu'une chronique de l'Istituto di studi filosofici. Depuis 1945 ont paru des recueils de travaux sur la crise des valeurs, l'existentialisme, Leibniz, la philosophie et le langage, la tâche de la métaphysique, la métaphysique et l'expérience religieuse, la tâche de la phénoménologie, etc. — Les travaux sont publiés dans la langue de leur auteur, parfois avec une traduction en italien. — Le temps est le thème d'innombrables travaux philosophiques, depuis Bergson et Einstein, aujourd'hui dans le cadre de la méthode phénoménologique et des philosophies de l'existence. Des douze monographies qui composent le présent recueil, relevons particulièrement *La purification et le temps*, de M. Vladimir Jankélévitch, pages tirées d'un ouvrage à paraître : *Le Pur et l'Impur*. La purification suppose communément la possibilité d'annuler le passé, c'est-à-dire le temps ; entendue de façon concrète et dynamique, la purification tient tout entière dans le propos de mieux faire, de ne pas répéter la faute commise, elle s'ouvre sur le futur. — M. Ch. Perelman et M. L. Olbrechts-Tyteca (Bruxelles), auteurs d'un nouveau *Traité de l'argumentation*, étudient le rôle de la temporalité dans l'argumentation, dans les preuves non contraignantes. M. Silvio Ceccato (Milan) examine le rôle de l'espace et du temps dans la cybernétique. M. Vittorio Mathieu (Trieste) relève le rôle joué par le temps, la mémoire et l'éternité chez Bergson et chez Proust ; Bergson a aidé Proust à prendre conscience de son propre psychisme, à élaborer de façon plus précise la transposition de l'impression personnelle, du souvenir, en œuvre d'art. Quant à M. Pietro Chiodi (Turin), il analyse les rapports du temps et de l'être dans les récentes publications de Heidegger. Enfin, M. André Mercier (Berne) examine le temps et la relativité des catégories à la lumière de la physique moderne. La relativité de nos catégories de pensée ne lui paraît pas un malheur. Et M<sup>lle</sup> Monique Salzmann recherche l'apport de la littérature contemporaine dans cette quête du temps, notamment chez Joyce, Kafka et Sartre.

MARCEL REYMOND.



PAUL LORENZEN : *Formale Logik*. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1958, 165 p. Sammlung Göschen.

Il s'agit d'une présentation très moderne de quelques-uns des aspects les plus importants de la logique. L'ouvrage part de la syllogistique pour dégager les types de raisonnements qu'elle implique tacitement. Cela conduit au calcul des propositions. Celui-ci, à son tour, suppose un certain nombre de règles que l'auteur étudiait dans son *Einführung in die operative Logik und Mathematik* (Berlin, 1955) et dont l'essentiel est repris ici. La logique des prédicats du 1<sup>er</sup> ordre, celle de l'égalité, les notions d'abstraction, de relation et de fonction sont aussi envisagées. Enfin les problèmes de consistance, de caractère complet et de décision sont exposés soigneusement et clairement. — La lecture de ce livre ne suppose aucune connaissance préalable de la logique.

JEAN-BLAISE GRIZE.

Dr. RUDOLF ALLERS : *Handicaps psychologiques de l'existence*, traduit de l'anglais par E. Marmy. Lyon et Paris, Emmanuel Vitte, éditeur, 1954, 215 p. Collection Animus et anima.

Cet ouvrage d'un psychologue autrichien catholique fixé aux Etats-Unis représente un tour de force dans le domaine de l'adaptation de l'auteur au lecteur. Agréablement traduit en français, il rappelle par de nombreux côtés la littérature digérée dont la mode nous est également venue d'Amérique. Facilité du style, simplicité du vocabulaire, brièveté des chapitres et habile découpage de la matière, rien n'y manque de ce qui rend possible de lire un tel livre dans le tram sans rien perdre de son message. — Car message il y a. Il s'agit pour l'auteur d'appuyer de toute l'autorité que lui confère sa carrière de médecin psychologue philosophe les préceptes de la morale la plus traditionnelle, étayée de robuste bon sens thomiste et illustrée de quelques anecdotes édifiantes. — A force de n'être pas technique, le vocabulaire ne permet plus aux analyses de dépasser le niveau de l'expérience courante. Un lecteur de bonne volonté se trouvera donc quasi forcément d'accord avec l'auteur. Espérons donc qu'il se montrera docile à ses conseils, puisqu'il suffit de les mettre en pratique avec persévérance pour voir s'ouvrir le chemin du bonheur.

PIERRE GANDER.

FRANÇOIS GRÉGOIRE : *L'au-delà*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 128 p. Coll. « Que sais-je ? », 725.

Dans le cadre dangereusement limité imposé par la collection dans laquelle ce petit ouvrage est publié, l'auteur nous semble être parvenu avec un remarquable bonheur à présenter l'ensemble d'un sujet par définition vaste, sans se perdre ni dans le détail ni dans la généralisation abstraite. Son art consiste à choisir l'échantillon typique et concret qui fait revivre pour le lecteur, mieux que ne le pourrait une analyse fouillée, une croyance, une attitude, l'optique de tel métaphysicien. Car on trouve de tout dans ces quelques pages qui nous conduisent de l'homme préhistorique, par les primitifs et les anciens, les grandes religions des deux bouts de l'Asie et un choix de philosophes, de l'antiquité à nos jours, jusqu'aux expériences « scientifiques » des spirites et des médiums contemporains. Cette enquête est précédée d'une présentation des négateurs de l'au-delà, et débouche sur un exposé des prudentes conclusions auxquelles l'auteur croit possible de se ranger sans mettre en cause une révélation religieuse surnaturelle.

PIERRE GANDER.